

DISCOURS DE RÉCEPTION
D'ALAIN PEYREFITTE
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET RÉPONSE
DE
CLAUDE LÉVI-STRAUSS

nrf

GALLIMARD

*Discours de réception
d'Alain Peyrefitte
à l'Académie française*

M. Alain Peyrefitte, ayant été élu par l'Académie française, le 10 février 1977, à la place laissée vacante par la mort de M. Paul Morand, y est venu prendre séance le jeudi 13 octobre de la même année et a prononcé le Remerciement que voici :

Messieurs,

Remerciement? Il est des peuplades lointaines dont le langage n'a pas de mots pour dire *merci*. Chez elles, la gratitude s'exprime en actes; on répond à un don, par un autre don. Cette sagesse n'est pas étrangère, Messieurs, à votre illustre *tribu* : vous imposez au nouveau venu un rite d'initiation, qui remplace par l'éloge d'un mort le remerciement aux vivants. Subtile coutume, où la

pudeur du récipiendaire est épargnée; où la grandeur d'une institution est honorée à travers celui qui vient de la quitter.

Une lignée sans grand éclat

Quand Paul Morand, à votre appel, prit séance parmi vous, il ne vous manifesta pas seulement sa joie d'être fixé, lui si voyageur, pour cette halte hebdomadaire à vos côtés; mais aussi le bonheur qu'il avait d'entrer dans le cortège d'une longue histoire.

Qui devient l'un des vôtres ne rejoint pas seulement des vivants; il prend place dans un fauteuil qu'ont occupé, tout au long de trois siècles et demi, quinze ou vingt disparus. Parmi les membres de votre compagnie, les morts pèsent plus lourd peut-être, pour nous qui devons mourir; car ce sont eux qui nous donnent le plus le sentiment, et la charge, de participer à l'histoire d'une civilisation que nous voudrions immortelle – tout en sachant bien ce que nous en disait Valéry.

Dix-sept ombres tutélaires, à ce fauteuil, avaient devancé Paul Morand. Il donna une leçon de modestie en évoquant par le menu cette théorie processionnelle. Car, si ses deux

prédécesseurs immédiats, Paul Hazard et Maurice Garçon, furent des esprits brillants, cette dynastie académique est bien loin de compter parmi les plus glorieuses. On y rencontre quelques grands noms, mais ils n'ont de grand que le nom. Colbert? Non : un rejeton. Charles d'Orléans? Non : un lointain bâtard. D'Argenson, mais le fils; d'Aguesseau, mais le petit-fils. George Sand? Nullement, mais son premier compagnon, Jules Sandeau, dont elle rendit célèbres à la fois le nom, en abrégé, et bientôt les infortunes. Pour le reste, cette lignée est plutôt formée d'honnêtes gens, portés vers l'analyse de l'histoire et de la société; le plus souvent sans grand éclat : c'est vous dire qu'en y étant admis, je ne m'y sens pas trop déplacé.

Un faux paresseux

Mais Paul Morand atteint, lui, une autre dimension. Il appartient à la race des grands écrivains français. Il est de ceux, si rares, à qui l'Académie ne pouvait conférer aucune célébrité nouvelle. Vous eussiez pu dire de lui, comme de Molière :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Pourtant, le hasard, en faisant de lui le successeur de Léon Say, d'Albert Vandal ou de Denys Cochin, ne se montra pas tout à fait aveugle. Car autant qu'eux, mais autrement, il fut un écrivain immergé dans son siècle, observateur des hommes en société.

Vous me pardonneriez d'aborder son œuvre de ce point de vue, qui m'est le plus familier. Il nous servira de fil d'Ariane, dans l'étonnant foisonnement de quatre-vingts livres, dont aucun n'est pareil aux autres, et par lesquels ce grand laborieux qui se donnait des allures de paresseux aborda tous les genres : tour à tour poète, romancier, nouvelliste, chroniqueur, mémorialiste, pamphlétaire, essayiste, voyageur, scénariste, homme de théâtre, préfacier, biographe, critique, géographe, historien – mais, sous ces formes et ces masques, toujours passionné de comprendre et de montrer les gestes, les démarches et les ressorts d'une époque, d'un milieu, d'une nation. Quelle erreur de ne voir en lui qu'un chasseur d'images, un ciseleur de formules, un adepte de l'art pour l'art!

Outre ce parti pris, il me faudra un peu de témérité, si je songe à ce mot de son ami

Chardonne^{1*} : « *On ne peut rien dire de sensé sur l'art de Morand, si on ne connaît pas l'homme.* » Mais comment faire revivre l'homme, Messieurs, devant vous, ses familiers, moi qui l'ai si peu connu ? Je ne l'ai rencontré, en tout et pour tout, que trois fois.

La révélation du stade

A dire vrai, avant ces trois entretiens, je l'avais aperçu assez souvent, dans une tenue qui n'était aucunement l'habit vert, ni les plumes blanches d'ambassadeur. Voici une dizaine d'années, mes bureaux étant situés place de la Concorde, il m'arrivait d'aller faire, à l'heure du déjeuner, quelques brasses dans la piscine de l'Automobile-Club. Le plus assidu au plongeoir était un vieux monsieur, au regard vif, aux pommettes mongoles, aux jambes arquées de cavalier — avec les manières les plus raffinées jusque dans le plus simple appareil. J'appris bientôt qui il était, mais un scrupule me retint de l'aborder. Il

* Les références et notes documentaires sont placées à la fin du volume, p. 119.

n'était point là pour parler : il venait pour l'exercice.

On restait saisi devant ce vieil homme qui se savonnait vigoureusement sous la douche, plongeait comme un jeune garçon, disparaissait longtemps sous les remous bleutés, ne ressortait la tête qu'une fraction de seconde pour reprendre souffle, tandis que l'eau javellisée faisait cligner ses yeux bridés; puis allait s'exercer à la barre fixe, ou bourrer de coups de poings le ballon à ressorts. Peut-être les jeunes gens d'aujourd'hui seront-ils encore nombreux dans leur vieillesse à fréquenter les gymnases. Mais, de cette génération, rares furent ceux qui savaient, comme Morand, Giraudoux ou Montherlant, s'imposer les disciplines de l'entraînement quotidien, pour atteindre à cette alacrité physique qui fait du corps un ami.

La révélation du stade, à quinze ou seize ans, avait été pour lui, selon son expression, *« quelque chose de colossal »*. Enfant des villes, il avait découvert l'herbe sous ses pieds. Fils unique, il avait compris qu'il fallait passer le ballon à ses partenaires. Taciturne, il avait rencontré dans le sport *« la plus grande de ses joies »*, *« un rugissement de vitalité² »*.

Il faut s'arrêter un instant sur un paradoxe :

ce champion était un malingre. Refusé par le conseil de révision, en 1907, alors qu'il aurait tant voulu faire son service dans la cavalerie, versé dans l'auxiliaire parce qu'il avait la poitrine trop étroite, ce chétif s'acharna tellement qu'il brilla dans presque tous les sports. Et de même, cet élève médiocre de Sainte-Marie-de-Monceau et du lycée Carnot, refusé au baccalauréat, obligé de passer l'été à réviser son programme (avec un précepteur peu ordinaire, un jeune normalien nommé Jean Giraudoux), allait, à force d'application, devenir major du petit puis du grand concours du Quai d'Orsay.

Son éducation semi-anglaise lui avait enseigné qu'un *gentleman* pouvait être un athlète, ou un esthète, jamais un *bûcheur*. Il fut donc un travailleur habile à dissimuler. Car il savait que les dons sont peu de chose auprès de l'usage qu'on en fait. La conversation d'artistes et d'écrivains, la lecture et la relecture des classiques, les exercices de style, la familiarité avec les dictionnaires, les après-midi à la Bibliothèque nationale ou à la Bibliothèque cantonale de Lausanne, cette patience à faire jouer tous les muscles de son esprit, cette opiniâtreté à manier les poids et halteres de l'intelligence, voilà peut-être le secret d'une œuvre qu'il a menée sans perdre

souffle, pendant soixante ans, comme une prodigieuse course de fond.

Soixante-cinq ans d'équitation

Longtemps après nos baignades muettes, je lui fus présenté par votre Secrétaire perpétuel, qui ne l'était pas encore. Paul Morand, malgré sa réputation de brillant causeur, resta silencieux, remplaçant les phrases par des sourires. N'avait-il pas écrit un roman, *Tais-toi*, sur un homme qui ne dit mot?

Mais on ne résiste pas à parler de ce qu'on aime. Peu à peu, il s'anima quand je l'interrogeai sur les chevaux. Ce fut pour nier catégoriquement qu'il eût excellé lui-même dans l'art équestre : selon ses dires, il n'avait jamais dressé un cheval, il était un cavalier tout à fait ordinaire. Mais tandis qu'il parlait des vrais cavaliers, les autres, on croyait entendre des sabots grattant le sol, des hennissements et des cliquetis de gourmettes.

A quatre-vingts ans passés, après soixante-cinq ans d'équitation presque quotidienne, il galopait encore dans la forêt de Rambouillet, ou sur la berge vaudoise, là où le Rhône se noie dans le Léman. Il aimait cette harmo-

nrf